

foi qui nourrissaient des haines éternelles entre les communions diverses ; les échafauds qu'elles tenaient réciproquement dressés comme les meilleurs argumens de leur doctrine ; les guerres sanglantes et opiniâtres dont leur fureur remplissait le globe : ces raisons , bonnes ou mauvaises , dégoutèrent de toute révélation quelques esprits modérés. Ils remontèrent à l'origine des choses , et restèrent convaincus qu'il leur suffisait d'admettre un agent universel également puissant et bon ; un agent qui veille sans relâche aux ouvrages de sa création ; un agent qui distingue le bien du mal ; un agent vengeur et rémunérateur ; un agent qui a établi une heureuse fraternité entre ceux de ses ouvrages qu'il a doués de raison et de sentiment. Ces déistes , d'abord peu nombreux , se multiplièrent avec le temps. L'horreur qu'ils inspiroient a diminué à mesure que les discordes religieuses se sont calmées. On les voit aujourd'hui plus ou moins généralement répandus d'une extrémité de la terre à l'autre. Jamais ils n'ont porté le trouble dans aucun état. Leurs principes tendent tous au bonheur de leurs semblables ; et une paix universelle est le terme de leurs affections.

L'incrédulité est malheureusement devenue trop commune pour qu'on puisse espérer avec quelque fondement de rendre aux anciens dogmes l'ascendant qu'ils avaient pris. Qu'on les respecte ; qu'ils soient enseignés comme une religion vraiment divine ; que leurs fortunés sectateurs

continuent à y trouver des consolations et un encouragement à leurs devoirs de citoyens ; que des hommes modérés travaillent avec zèle à y attacher ceux dont la foi serait chancelante , à y ramener ceux qui l'auraient perdue ; mais que toutes les doctrines qui ne contrarient pas l'ordre public trouvent de l'indulgence. On doit combattre sans ménagement les préjugés nuisibles à la société et aux bonnes mœurs ; mais il ne faut pas ranger dans cet ordre les opinions que nous regardons bien ou mal comme des erreurs parce qu'elles sont opposées à notre propre conviction. Ce sont généralement des principes abstraits dont l'influence n'est point dangereuse. Il serait de la dignité comme de la sagesse de tous les gouvernemens d'avoir un même code moral de religion dont il ne serait pas permis de s'écarter, et de livrer le reste à des discussions indifférentes au repos du monde. Ce serait le plus sûr moyen d'éteindre insensiblement le fanatisme des prêtres et l'enthousiasme des peuples.

C'est en partie à la découverte du Nouveau-Monde qu'est dû le commencement de tolérance religieuse qui s'est déjà manifesté dans l'Ancien. Elle a fait même d'assez grands progrès pour qu'on puisse espérer de la voir bientôt universelle. Les gouvernemens qui en ont fait la base de leur politique seront imités avec le temps par ceux qui ont montré jusqu'ici moins de prévoyance. Aucun état ne consentira à s'affaiblir pour donner

plus de force à ses rivaux , peut-être à ses ennemis. Tous abjureront la persécution, contens d'avoir rendu leurs sujets à l'empire de la raison et de la sociabilité.

Tout a concouru depuis deux siècles à épuiser cette fureur de zèle qui dévorait la terre. Les déprédations des Espagnols dans toute l'Amérique ont éclairé le monde sur les excès du fanatisme. En établissant leur religion par le fer et par le feu dans des pays dévastés et dépeuplés, ils l'ont rendue odieuse en Europe, et leurs cruautés ont détaché plus de catholiques de la communion romaine qu'elles n'ont fait de chrétiens parmi les Indiens. L'abord de toutes les sectes dans l'Amérique septentrionale a nécessairement étendu l'esprit de tolérance au loin, et soulagé nos contrées de guerres de religion. Les missions nous ont délivré de ces esprits inquiets qui pouvaient incendier leur patrie, et qui sont allés porter les torches et les glaives de l'Évangile au-delà des mers. La navigation et les longs voyages ont insensiblement détourné une grande partie du peuple des folles idées de la superstition. La différence des cultes et des nations a familiarisé les esprits les plus grossiers avec une sorte d'indifférence pour l'objet qui avait le plus frappé leur imagination. Le commerce entre les sectes les plus opposées a refroidi la haine religieuse qui les divisait. On a vu qu'il y avait partout de la morale et de la bonne foi dans les opinions, partout du dérèglement dans

les mœurs, et de l'avarice dans les âmes; et l'on en a conclu que c'était le climat, le gouvernement et l'intérêt social ou national qui modifiaient les hommes.

Depuis que la communication est établie entre les deux hémisphères de ce monde, on parle et l'on s'occupe moins de cet autre monde qui faisait l'espérance du petit nombre et le tourment de la multitude. La variété, la multiplicité des objets que l'industrie a présentés à l'esprit et aux sens, ont partagé les affections de l'homme et affaibli l'énergie de tous les sentimens. Les caractères se sont émoussés, et le fanatisme a dû s'éteindre comme la chevalerie, comme toutes les grandes manies des peuples désœuvrés. Les causes de cette révolution dans les mœurs ont influé encore plus rapidement sur les gouvernemens.

La société vient naturellement de la population, et le gouvernement tient à l'état social. En considérant le peu de besoins que la nature donne à l'homme en proportion des ressources qu'elle lui présente; le peu de secours et de biens qu'il trouve dans l'état civil en comparaison des peines et des maux qu'il y entasse; son instinct commun à tous les êtres vivans pour l'indépendance et la liberté; une multitude de raisons prises de sa constitution physique, on a voulu douter si la sociabilité était aussi naturelle à l'espèce humaine qu'on le pense ordinairement.

On a comparé les hommes isolés à des ressorts